

PRÉCIS ANALYTIQUE
DES TRAVAUX DE
L'ACADÉMIE

DES SCIENCES, BELLES-LETTRES ET ARTS

DE ROUEN

PENDANT L'ANNÉE 1919



ROUEN

IMPRIMERIE CAGNIARD -:- LÉON GY -:- A. LAINÉ SUC^r

PARIS. — A. PICARD, rue Bonaparte, 82

—
1920

UN TÉMOIN DE L'ÉPOPÉE NORMANDE

EN AFRIQUE MINEURE

Par M. CHARLES NICOLLE.

Rien n'est plus précieux pour le transplanté que de retrouver, dans le pays nouveau qui l'accueille, le souvenir de la Patrie absente. Notre sang de Normands nous vaut là-dessus un privilège. Il est si peu de lieux où l'esprit aventureux de la race n'ait marqué.

Une telle richesse ne va pas sans négligences; les faits illustres mettent de l'ombre sur les moindres.

L'éphémère domination des Normands en Afrique Mineure n'est qu'une simple page de l'épopée de nos ancêtres de Sicile. Elle garde pourtant une gloire particulière, puisque ce furent les Normands, les premiers depuis la conquête musulmane, qui ramenèrent dans l'ancienne province romaine la civilisation latine et la croix.

Son échec a laissé au royaume d'Italie, héritier lointain des souverains normands de Sicile, les îles africaines de la Pantellarie et de Lampédouse, qui jamais ne furent dès lors reconquises par le

croissant. Elle n'a guère marqué sur la terre d'Afrique. Tout ce qui en demeure aujourd'hui, en plus des archives de l'histoire et peut-être de quelques pierres aux murailles de Mahdia, se résume en l'écho d'une tradition, dans un nom géographique. Toutefois ce nom, cette tradition portent une telle saveur, qu'elle ne peut manquer de vous toucher.

Le scheikh Et Tidjani, musulman lettré, accompagnait en qualité de secrétaire le prince Abou Yahia Zakaria dans le voyage que celui-ci entreprit à travers l'actuelle Régence, alors qu'il se rendit par terre de Tunis à la Mecque au cours des années 706 à 708 de l'hégire (1306-1309 de notre ère). Il a laissé un récit de ce voyage, que sa santé ne lui permit pas de pousser jusqu'au bout.

J'en extrais (1) un passage où, parlant de Djerba, l'oasis insulaire de la mer des Syrtes, notre historien s'exprime ainsi :

« Nulle autre part, on ne trouve des pommiers semblables à ceux de Gerba, quant à la beauté des fruits, la bonté du goût et la délicatesse du parfum. On en sent l'odeur agréable à plusieurs milles de distance.

« Cet arbre était très abondant autrefois dans

(1) *Voyage du Scheikh Et Tidjani dans la Régence de Tunis*. Traduction Alph. Rousseau. Extrait du n° 8 des années 1852-53 du *Journal asiatique*. Paris, Imprimerie impériale, 1853, pp. 114-115.

l'île; mais aujourd'hui il y est beaucoup plus rare. La cause en est due à ce que les chrétiens avaient pour coutume d'offrir en présent à leurs souverains et à leurs autorités les fruits de ces pommiers, sans en indemniser les propriétaires de l'île. C'est alors que ceux-ci détruisirent en grande partie ces plantations de pommiers pour les remplacer par une autre espèce d'arbres, dont le rapport fut plus productif pour eux. »

Ces chrétiens, si bien marqués dans le souvenir des Djerbiens par leur prédilection pour le fruit caractéristique de notre province, étaient les Normands de Sicile, disparus depuis cent cinquante ans de ces rivages, où les almugavares catalans des Loria et de Ramon Muntaner les avaient alors remplacés.

Sans prétendre faire œuvre d'historien, je dois rappeler ici dans quelles circonstances ils y étaient venus.

Les expéditions victorieuses des fils de Tancrede de Hauteville dans la grande Grèce ne les avaient pas mis seulement en rapport avec les Byzantins des Pouilles, des princes longobards et les républiques de la côte campanienne; nos compatriotes s'étaient heurtés partout sur les champs de bataille à des mercenaires sarrazins. La Sicile entière appartenait alors aux Arabes.

La conquête du sud de l'Italie fut l'œuvre de Guillaume Bras-de-Fer et de Robert Guiscard.

Leur plus jeune frère Roger y joignit l'île méridionale. Ce prince possédait au plus haut degré les deux qualités maîtresses de sa race : l'initiative audacieuse et la prudence. L'œuvre de pacification suivit la conquête. Elle fut remarquable et l'on vit bientôt, sous des gouverneurs normands et les magistrats indigènes conservés, vivre en paix les populations diverses de l'île jusque-là déchirées par des luttes permanentes : autochtones, grecs, musulmans, juifs et levantins de toute origine.

Lorsque Roger I^{er} mourut en 1101, son fils acheva son ouvrage en transportant la capitale de l'état normand à Palerme.

Or, tandis qu'une puissance aussi redoutable s'installait en Sicile et dans la Péninsule, l'Afrique Mineure musulmane, unifiée sous le sceptre des kalifes fatimites de Quérrouanne, se démembraait entre les mains d'aventuriers jaloux. Un royaume hammadite se fondait à Bougie, et le gouverneur de Quérrouanne, le giride El Moez, répudiait l'autorité du fatimite El Mostancer.

Menacé par son infidèle lieutenant, celui-ci fait appel au kalife d'Egypte, qui lui envoie à travers le désert les bandes des tribus hilaliennes.

Jusqu'alors, l'invasion arabe avait plutôt peu marqué en Afrique; les tribus conquérantes étaient en majeure partie passées en Espagne. Avec les hilaliens, l'empreinte arabe s'accuse. L'invasion se traduit d'abord par des pillages, des meurtres et la ruine.

Tunis, pour se défendre contre ces brigands, se livre au souverain de Bougie. El Moez se réfugie sur la côte à Mahdia, où bientôt il meurt. Le fatimite devient le prisonnier de ses alliés.

Dans cette perturbation générale, une affreuse disette se déclare. L'Afrique Mineure, ancien grenier de Rome, est contrainte de demander du blé à la Sicile. Le fils d'El Moez, Témime, adresse dans ce but une ambassade à Roger II. Celui-ci l'accueille, entrevoit les conséquences politiques d'un accord, vend son blé et envoie des agents commerciaux en Afrique.

Désormais, par ruse et par force, il poursuivra l'établissement d'un protectorat sur la province. Un vassal de Témime cherche à se rendre indépendant à Gabès; Roger l'appuie par des démonstrations de sa flotte.

Ali, qui succède à Témime, comprend le danger. Il oppose au Normand une politique analogue, s'allie avec les Almoravides d'Espagne, obtient d'eux l'envoi d'expéditions maritimes en Sicile. Mais Roger est le plus fort. L'autorité du souverain de Mahdia diminue; bientôt son pouvoir tombe entre les mains d'un enfant, El Hassan, et d'un eunuque. Roger croit l'occasion favorable et lance sa première armée sur Mahdia (1123).

Trois cents galères, commandées par le protobabilissime Cristodoulos, un Grec musulman et par Georges d'Antioche, aventurier syrien, autrefois au service de Témime, embarquent mille che-

valiers et trente mille fantassins, en majorité mercenaires. La Pantellarie est enlevée au passage. Le corps expéditionnaire arrive devant Mahdia, l'ancienne Ifrika, qui portera jusque dans Froissart, le nom de la province, Mahdia, fondée par le fatimite Obeïd Allah el Mahdi et qui « plonge dans la mer, disent les Musulmans, comme une main dont la paume seule touche le rivage ». Des îlots voisins, un château de la côte, Ad Dinar, sont occupés ; mais les Arabes énergiquement se défendent, leurs sorties victorieuses viennent à bout des assiégeants, la flotte doit se retirer, la garnison d'Ed Dinar périt ; c'est un échec. Les vaisseaux normands regagnent la Sicile, menacée à son tour de débarquements sarrazins ; en cours de route, ils prennent Malte, qui gardera jusqu'à nos jours son idiome arabe et qui redevient chrétienne (1127).

L'heure n'est pas encore propice ; de nouvelles révoltes des barons normands ses vassaux fixent les efforts de Roger dans la péninsule. Ayant triomphé, il se fait reconnaître du pape Anaclet et couronner roi à Palerme (1130).

L'œuvre d'organisation de Roger I^{er} est poursuivie, complétée. Sous la domination tolérante des Normands, les races insulaires ne font plus qu'un peuple. Le roi peut se tourner à nouveau vers l'Afrique.

Une fois encore la disette lui en ouvre les portes. El Hassan de Mahdia lui demande du blé et ré-

clame son appui contre les entreprises du souverain hammadite de Bougie, Yahya (1134). Roger envoie sa flotte qui délivre Mahdia, puis occupe l'île de Djerba (1135), dont elle fait la base de ses pirateries maritimes. De là, partent des expéditions de corsaires chrétiens, qui razzient le littoral algérien et la côte des Syrtes.

Tripoli est enlevé en trois jours (1146). Pendant douze ans, elle demeurera normande, offrant en ce siècle déjà l'exemple le plus typique du système de protectorat avec un gouverneur chrétien assisté de magistrats musulmans, tous contribuant à l'administration commune. Une même organisation est établie à Gabès.

El Hassan voit ses Etats se réduire ; il craint pour lui-même et conspire. Roger envoie contre lui une expédition nouvelle de deux cent cinquante galères, que commande l'émir des émirs Georges d'Antioche. Celui-ci ruse avec El Hassan ; il se fait saisir par lui des corbeilles de pigeons voyageurs, dont les dépêches mensongères indiquent Byzance comme but à la flotte et celle-ci paraît devant Mahdia. Le giride évacue la ville, qui est prise sans résistance le 22 juin 1048. Georges accorde deux heures de pillage aux soldats ; puis aussitôt prononce l'*aman*, organise sa conquête et si bien que dès les jours suivants la population rentre. Sousse, Sfax le mois d'après sont prises.

La domination normande s'étend désormais

des limites de Tunis à Tripoli; Mahdia en est la capitale; partout le protectorat fonctionne. Des évêchés chrétiens sont rétablis, dont les titulaires auront plus tard leurs pierres tombales avec des noms de cités africaines, trophées visibles encore, dans la cathédrale de Palerme. La pénétration pacifique s'ébauche.

Mais Georges meurt et l'ambition de Roger dirige son effort principal vers l'Orient. L'édifice à peine debout commence à montrer des fissures. Et voici qu'au même moment une dynastie arabe nouvelle s'établit au Maroc, celle des Almohades, qui doit une fois encore, la dernière, refaire l'unité musulmane de l'Afrique Mineure et de l'Espagne. Son chef, Abd el Moumen, envahit l'Algérie (1132). En vain Roger offre-t-il contre lui son appui au prince berbère de Bougie; il est mal obéi par son propre lieutenant, l'eunuque Philippe, qu'il rappelle et condamne au bûcher.

Puis presque aussitôt Roger meurt (26 février 1153). Le sang normand a dégénéré dans ces chauds climats. Le nouveau roi Guillaume I^{er} n'est plus qu'un souverain oriental, chez lequel les crises d'énergie furieuse alternent avec des périodes d'indolence et qui vit au milieu d'une cour de lettrés, de musiciens, de houris chrétiennes et d'astrologues dans le palais et les jardins de la Ziza. L'Afrique n'a guère d'attraits pour lui; son idéal dans ses réveils est Byzance. Il lui faut aussi et d'abord lutter contre les barons des

Pouilles, toujours prompts à la révolte. Une politique maladroite et dure opprime les conquêtes africaines.

L'insurrection y débute par un épisode héroïque. El Hassan, réfugié à Palerme, avertit Omar son fils, qui commande des bandes auprès de Sfax, que le temps de secouer le joug normand est venu. Guillaume a connaissance de ce manège. Il menace Omar, s'il se révolte, de faire exécuter son père. Omar répond en célébrant les funérailles d'El Hassan ; puis il s'insurge et prend Sfax (1056). El Hassan est exécuté.

Successivement, en l'espace de trois années, les Normands perdent Djerba, les îles Kerkennah, Tripoli, Gabès. Il ne leur reste bientôt plus que Sousse et Mahdia, devant laquelle Omar met le siège. Les Siciliens, maîtres de la mer, ravitaillent ces villes et assurent leur résistance.

Mais Abd el Moumen a poursuivi sa marche triomphale ; il envahit la province, prend Tunis (1159), Sousse, Quérrouanne et bloque Mahdia par terre. Les trois mille Normands, qui y sont enfermés, opposent à l'Almohade une énergique résistance ; leurs sorties l'obligent à dresser des murailles autour de son camp.

Une flotte de deux cents galères leur est envoyée comme secours ; l'eunuque Pierre la commande. Soit trahison, soit défaillance, à peine parue devant la ville, elle reprend le large. Les assiégés sentent que bientôt ils ne pourront plus

tenir; ils obtiennent d'Abd el Moumen de demander à Guillaume s'ils peuvent compter sur son aide; la réponse du roi parvient; elle est négative. La garnison dépose les armes le 11 janvier 1160 et rentre en Sicile avec ses armes et ses bagages.

Ainsi prend fin par une page glorieuse l'occupation normande de l'Afrique. Elle avait duré environ vingt-cinq ans.

Un quart de siècle ne pouvait laisser grande empreinte sur une terre si souvent dévastée par des invasions étrangères. Le sang des Normands d'origine, bien peu nombreux en regard de leurs soldats mercenaires, est disparu avec leurs étendards. S'il en est demeuré quelques gouttes, elles se sont vite perdues dans le chaos des races autochtones et immigrées.

Le seul vestige qu'ait gardé l'Afrique de leur conquête, je l'ai trouvé sur la côte orientale de l'île de Djerba, à peu de distance au nord du phare de Tourgueness.

L'île sablonneuse et plate, couverte de palmiers distants, est ceinturée d'un large plateau sous-marin. Nos paquebots actuels doivent jeter l'ancre à quelques kilomètres de la côte et cette difficulté d'accostage conserve à Djerba son charme mystérieux. Les galères pouvaient aborder le rivage.

Vainement j'avais cherché dans l'île un témoin, si minime qu'il fût, du passage de nos ancêtres.

Les fortifications chrétiennes, qu'on y rencontre, datent de Charles-Quint, tout au plus des Loria. Les piastres d'argent très nombreuses à effigies et dont les Djerbiennes se parent encore ont été presque toutes recueillies sur les vingt-cinq mille soldats espagnols de la garnison du Bordj el Kebir, lors de leur massacre par Dragut ou bien elles proviennent des rapines des pirates barbaresques. On n'y a pas encore, que je sache, découvert une pièce portant l'image d'un roi normand.

Fallait-il aussi croire Et Tidjani et renoncer à trouver un pommier dans l'île? Je n'en ai aperçu aucun dans Midoun, la seule région de l'île, où la terre montre des jardins.

Midoun avoisine la mer. Là, sur le littoral, les palmiers se raréfient encore, puis s'arrêtent; de petites anses se creusent, dont le sable s'encombre par places de masses de varechs. Des marabouts blancs isolés, cubes de pierres coiffés d'un dôme bas, tous voisins du rivage, tous pareils, peuplent seuls la solitude. L'un d'eux veille au fond d'une crique, à présent déserte, mais que durent fréquenter souvent les galères normandes, lorsqu'elles venaient se charger du fruit cher à notre province, car elle porte encore le nom révélateur et magique de *Marsa et Tiffah*, le Port des pommes.

Dans cette survivance verbale, que nulle culture actuelle, nul commerce n'expliqueraient, le

récit d'El Tidjani trouve sa confirmation éclatante. Des Normands ne pouvaient laisser un souvenir plus clair.

N'est-il pas surprenant toutefois que ce vestige se rencontre précisément aux lieux où, suivant la légende homérique, les compagnons d'Ulysse oublièrent, pour un autre fruit, leur patrie absente ? Le pommier ne se rencontre plus à Djerba ; nul ne sait ce que fut exactement le lotos ; mais la tradition garde son avantage sur la légende. C'est que l'oubli répugne au cœur de l'homme et que partout au contraire l'exilé se souvient.

Il m'a paru que je ne pouvais mieux témoigner à votre Compagnie mon obligation de son accueil qu'en lui adressant de l'Afrique Mineure ce témoignage toujours vivant du souvenir.

TABLE DES MATIÈRES

	Pages
SÉANCE PUBLIQUE ANNUELLE DU 18 DÉCEMBRE 1919	
PROCÈS-VERBAL.....	5
DISCOURS ET RAPPORTS :	
<i>Discours de réception</i> de M. Labrosse.....	7
<i>Réponse</i> de M. L. Valin, président.....	33
<i>Rapport sur le prix Pelletat</i> , par M. Samuel Frère.....	57
<i>Rapport sur le prix Bouctot</i> (Lettres), par M. G.-A. Prévost...	67
<i>Rapport sur le prix Houzeau</i> , par M. Cléry.....	77
<i>Rapport sur les prix de vertu</i> , par M. le chanoine Jouen.....	83

RAPPORT SUR L'EXERCICE 1919

Par M. le Secrétaire de la classe des Lettres et Arts.

<i>Elections du Bureau</i>	93
<i>Motions patriotiques</i>	94
<i>La question du Vieux-Marché</i>	98
<i>Nos deuils</i>	102
<i>Réceptions</i>	106
<i>Prix décernés</i>	107
<i>Membres nouveaux</i>	108
<i>Travaux de l'année</i>	110
<i>Question financière</i>	116
<i>Legs Courtonne</i>	119
<i>Hommages d'auteurs</i>	120

DISCOURS ET RAPPORTS IMPRIMÉS

CLASSE DES SCIENCES

<i>De la construction des ponts en France</i> , discours de réception de M. L. Cléry.....	125
<i>Réponse au discours</i> de M. Cléry, par M. E. Delabarre.....	153

	Pages
<i>Rapport sur les travaux de M. E. Perrée, par M. Louis Deschamps</i>	171
CLASSE DES BELLES-LETTRES ET ARTS	
<i>L'enseignement de l'histoire de l'art, discours de réception de M^{me} Lefrançois-Pillion</i>	179
<i>Réponse au discours de réception de M^{me} Lefrançois-Pillion, par M. le D^r Contan</i>	209
<i>Jean-Antoine Alavoine, discours de réception de M. Chirol</i>	227
<i>La reconstruction des maisons après la guerre, réponse au discours précédent, par M. le commandant Quenedey</i>	267
<i>Un témoin de l'Afrique normande en Afrique mineure, par M. Charles Nicolle</i>	293
<i>Auguste Dorchain, rapport sur son œuvre, par M. H. Paulme</i> ..	305
HOMMAGES A NOS MORTS ET MOTIONS PATRIOTIQUES	
<i>Notes nécrologiques sur M. le D^r Merry-Delabost, par M. le D^r Boucher</i>	325
<i>A l'Académie nationale des Beaux-Arts</i>	339
<i>Aux Sociétés correspondantes d'Alsace et de Lorraine</i>	340
<i>Réponse de la Société industrielle de Mulhouse</i>	341
<i>Réponse de la Société d'Histoire naturelle de Colmar</i>	341
<i>Réponse de la Société des Sciences, Agriculture et Arts de la Basse-Alsace</i>	342
<i>Réponse de l'Académie de Metz</i>	343
APPENDICES	
<i>Prix pour 1920, 1921, 1922</i>	345
<i>Table des ouvrages offerts à l'Académie en 1919</i>	351
<i>Œuvre d'art offerte en 1919</i>	352
<i>Tableau de l'Académie pour l'année 1919 : Officiers en exercice, membres décédés, membres nouveaux</i>	353